

« **O**OH ! MON BÉBÉ ! » Une voix hystérique transperçait la torpeur de cette matinée de la fin juin. Fatima Suget se mordit les lèvres en entendant ces paroles, que la femme répétait à grands cris. « Josette, oh Josette! Mon bébé! »

Plus loin dans l'allée écrasée de soleil, à la seule autre cérémonie, l'élégante femme en tailleur de chan-toung noir, coiffée d'un large chapeau à voilette, s'était écroulée en sanglotant, les bras refermés sur un cercueil en forme de cœur, tel un coffret de chocolats de la Saint-Valentin.

En cette journée parmi les plus torrides de mémoire de Parisien, Fatima Suget était entourée de quelques amis intimes pour rendre les derniers honneurs à Emma dans le cimetière d'animaux d'Asnières, au bord de la tombe fraîchement creusée à côté de celle du célèbre Rintintin.

« Emma n'aurait jamais rêvé un meilleur emplacement », dit Hadley tout doucement, pour reconforter son amie Fatima, alerte quarantenaire originaire de Tunisie. De sérieuses aspirations littéraires n'avaient pas érodé les traces de snobisme chez ce jeune homme bien né du sud des États-Unis ; mais ce petit défaut n'entamait en rien l'affection de Fatima. C'était lui qui avait obtenu cette concession de cinquante ans, la plus longue possible, sur la parcelle voisine de celle du fameux héros de cinéma. Hadley Hadley III habitait et écrivait dans deux chambres de service réunies, à côté de celle de Fatima, où avait naguère vécu Rachida, la sœur de Fatima. Là-haut, à l'étage des domestiques, Hadley et Rachida avaient noué une solide amitié, et après l'horrible accident qui avait coûté la vie à Rachida, cette amitié s'était reportée sur la sœur, venue de Tunisie pour la remplacer.

« Comme Dieu le veut », répondit Fatima.

Hippolyte, son époux, était un quadragénaire vigoureux que la vie n'avait pas ménagé, et il paraissait emprunté dans son costume déstructuré de directeur d'hôtel chic, nécessaire équipement de sa nouvelle situation. La veste en soie à quatre boutons qu'il arborait aujourd'hui parce qu'elle était noire était un modèle conçu par la propriétaire de l'hôtel Exception pour exprimer un « concept », mais Suget évoquait plutôt un premier communiant. Il prit la main de Fatima.

Jennifer, la fillette de sept ans qu'il avait amenée dans la corbeille de mariage, glissa aussitôt sa petite main dans celle de son père, par un réflexe de jalousie infantine. Au-delà des haies de buis qui dégageaient une âcre odeur assez proche de celle de l'urine, une péniche glissait sans bruit sur la Seine scintillante et lisse. Un chat tigré de la tribu qui rôdait parmi les tombes vint se frotter au mollet de Fatima. Du parc voisin émanaient des senteurs poussiéreuses d'herbe coupée et séchée.

L'herbe s'était racornie en foin sous ce soleil brûlant, qui rôtissait également les immeubles blancs d'Asnières. La calamité urbaine n'épargnait pas les banlieues. À Clichy, tout près de là, un bazar marocain auquel la rumeur prêtait un arrivage nocturne de ventilateurs fut pris d'assaut dès l'ouverture, par des Parisiens qui avaient passé la nuit sur le trottoir. Il fallut appeler la police et une ambulance. Le journal

Libération rapporta que dans toute la région les gens se couchaient par terre dans leur cuisine, la langue pendait sur le carrelage, loin de la chaleur des autres. Irrésistiblement, le rapprochement avec une chute de la natalité vint à l'esprit de Fatima.

La meilleure amie de Fatima, Victorine, qui était une grande et forte femme originaire du Sénégal, se tenait en boubou blanc de l'autre côté de la tombe. En arrivant un peu tardivement à la porte du cimetière, elle s'était exclamée : « Ma sœur ! On a vu les camions ! » Et le cousin de Victorine, Samuel Diop, qui l'avait conduite à Asnières dans sa camionnette neuve, avait renchéri qu'en allant de bon matin acheter du fil électrique, il avait déjà croisé des camions réfrigérés, remplis des corps non réclamés de frères vieillards qui avaient succombé à la canicule. Leurs familles les avaient effacés de leur vie. La pensée de ce scandale rappela à Fatima tous ces Parisiens qui abandonnaient leurs chiens sur la route des vacances. Par la volonté de Dieu, Emma n'avait jamais eu à souffrir de la cruauté et de l'indifférence dont était capable l'humanité. La chance ? Emma avait joui d'une longue existence, mais la comtesse aurait jugé indiscret d'avouer l'âge exact d'Emma, comme il l'eût été de révéler le sien. Par une nuit particulièrement étouffante, la vieille chienne labrador avait sauté à bas de son fauteuil Louis XVI pour aller chercher la fraîcheur sur le sol de la cuisine, et elle s'y était couchée pour rêver des rêves de labrador, jusqu'à la fin du rêve.

La chance...

« Ma sœur, enfin la fortune te salue », avait déclaré Victorine dans son poétique français d'origine coloniale.

Fatima réentendit la phrase. Et c'était vrai à bien des points de vue. Les événements l'avaient littéralement transportée, analphabète, pauvre et maltraitée, d'un petit village sur l'île de Djerba où la poussière était imprégnée de l'odeur des ânes, à un vaste appartement de la luxueuse avenue Victor-Hugo, à Paris, qui lui était légué.

Fatima gardait le souvenir de son émotion et de sa confusion lorsque le notaire lui avait lu le testament de la comtesse, en présence des nobles héritiers : le neveu diplomate en retraite, et Séverine, l'arrogante fille qui avait rompu avec sa mère et qui, se voyant partiellement déshéritée, avait fait un scandale. Après des débuts difficiles, la servante et la maîtresse avaient développé une forte affection l'une envers l'autre, mais à la façon dont la vieille dame avait rédigé son testament, le splendide appartement était surtout légué à sa chienne, et à Fatima seulement sous réserve qu'elle y prenne soin de l'animal.

« Mon Dieu ! s'était exclamée Séverine. Elle a légué l'appartement à ce chien puant ! » Des pensées plus affreuses envahissaient l'esprit de Fatima, au sujet de la fille rebelle de la comtesse : le terrible déchirement entre deux personnes qui par nature auraient dû s'aimer. Et le cauchemar dans lequel se débattait désormais Séverine Merveil du Roc. Un fossoyeur au maillot de corps trempé de sueur comblait le trou au fond duquel reposait Emma, dans son cercueil en merisier. Fatima serrait dans sa main une laisse en cuir usé.

Irat at'Allah, c'est la volonté de Dieu, songea Fatima, la comtesse aurait été contente de voir qu'Emma avait ici un emplacement digne. Une image extravagante s'imposa à Fatima : la petite dame aux cheveux blancs, libérée de son fauteuil d'infirme et marchant d'un pas vif, suivie d'Emma essoufflée par l'allure soutenue, dans un immense parc de verdure qui pouvait être le paradis, et où se dressaient aussi des palmiers. Puis elle entendit la voix de la vieille dame, lorsqu'elle avait dit à sa bonne de reprendre le fauteuil roulant à la méchante infirmière : « Fatima, prenez la relève ! »

Prenez la relève !

Fatima jeta la laisse dans la tombe. Emma était délivrée des souffrances du grand âge. Le fossoyeur recouvrit de pelletées de terre la laisse et le cercueil. Lorsque Fatima se sépara de la laisse, une larme roula sur la joue noire de Samuel, qui avait bien connu Emma. Qui, parmi ceux qui l'avaient connue, aurait pu ne pas aimer cette créature généreuse, prodigue des seules bonnes choses à sa portée, l'affection et la fidélité ?

Emma était enterrée, et maintenant quoi ? Le règlement du cimetière d'animaux interdisait tout rite ou symbole religieux sur la tombe, décrétant ainsi que les animaux n'avaient pas d'âme. L'assistance

endeuillée restait là, embarrassée, écrasée de soleil, sans savoir que faire. Sur le visage d'Hippolyte Suget se lisait le désarroi. Personne n'allait donc rien dire ?

Visiblement indigné devant tant d'injustice, ce fut lui qui finalement s'avança. Il toussota et lissa de son doigt pansé sa cravate favorite ornée de lapins, dont il estimait qu'Emma l'aurait davantage appréciée qu'une banale cravate de deuil. « Juste un mot », dit-il. Et peut-être n'était-il pas sûr encore de pouvoir poursuivre. Le silence se fit, tandis qu'il s'éclaircissait encore la gorge.

Sachant sa terrible et innocente timidité, Fatima éprouva un élan d'amour pour son mari. Elle n'avait pu se retenir de s'éprendre de cet homme dont les gestes maladroits, s'ils révélaient une grande distance au monde qui l'entourait, étaient également porteurs d'un charme puissant et d'intentions profondément bonnes. Cependant, les moments les plus intimes de leur union avaient jusqu'à présent été d'une gaucherie désastreuse. Et la pudeur atavique de Fatima ne faisait qu'aggraver la situation. Elle ne pouvait guère réprimer des désirs sans équivoque, et dont on pourrait objecter que le droit de les assouvir avec un époux n'était nulle part interdit dans les textes sacrés de sa religion. Mais personne dans le village de Batouine, où elle avait grandi et vécu un premier mariage catastrophique, n'avait dû lui faire la lecture de ses droits. Hippolyte était très différent de son premier mari. Mahmoud avait accompli le vœu de sa femme mourante en épousant, devenu veuf, la cousine de la défunte, pauvre et orpheline, en bref la personne la plus déshéritée du village de Batouine. Mahmoud, qui n'était pourtant pas mauvais bougre, avait traité Fatima comme une simple chose, et l'avait abandonnée, exception faite de quelques rares visites, lorsqu'il était parti se construire un nouvel avenir dans le bâtiment à Paris. Pétri de l'implacable machisme inhérent à la culture de son village, Mahmoud était aussi un homme anxieux d'améliorer son propre sort, Fatima en convenait. Il avait trouvé sa chance en répudiant Fatima pour partir avec l'étudiante américaine de la chambre de service voisine, et la suivre à Sheboygan, Wisconsin, afin d'y ouvrir un restaurant de couscous.

« Mes amis... » Le mot semblait presque solennel, ainsi prononcé par Hippolyte. « Lorsque nous avons franchi les portes de ce lieu émouvant, nous avons vu une grande statue. Qui fut érigée là par Marguerite Durand, hardie pionnière, en 1898. » Il toussota encore, et regarda sa femme. « Dans la revendication des droits de la femme.

– Hmm, fit Samuel Diop de sa voix de basse, neutre expression de sa curiosité.

– Et qui, je crois, descendait de rabbins de Provence. Ce qui faisait peut-être d'elle une personne également sacrée. Qui pourrait le dire ? Quoi qu'il en soit, Mme Durand, dans sa grande sagesse, nous a offert une statue de Barry.

– Barry le saint-bernard », précisa Jennifer, la voix empreinte du plaisir de savoir. Son père lui avait conté de nombreuses histoires d'animaux, à commencer par les fables de La Fontaine.

Hippolyte parcourut des yeux l'assistance. Chaque visage paraissait torturé par la lumière.

« Juste un mot, les rassura-t-il. Sur la statue de Barry le saint-bernard, portant sur son dos l'enfant qu'il avait sauvé, l'inscription dit : "Il sauva quarante personnes et fut tué par la quarante et unième." Quand Barry voulut soulever cette quarante et unième personne perdue dans la neige, la victime effrayée par sa gueule ouverte leva son bâton et le frappa à la tête.

« Juste un mot... Ainsi mourut Barry.

« Dans tout cela, poursuivit Hippolyte, la voix maintenant voilée, il y a une histoire de chien tendre et héroïque... mais aussi, je pense, une leçon sur la vie. Où il nous arrive d'être aussi désemparés que des chiens. Cette histoire nous parle de malentendu et de violence, et de ce qui en découle. Trop souvent. Il y a bien des choses que les humains ne comprendront jamais mieux que les animaux. On n'a pas le droit d'affirmer que les animaux n'ont pas d'âme. Qui sait si nous autres en avons une ?

« Qu'Emma repose en paix. C'est tout ce qu'on peut dire maintenant. Merci d'être venus. Que Dieu vous aime tous. »

Il s'interrompt, s'éclaircit la gorge. Il semblait avoir terminé, mais il ajouta : « Comme j'espère que vous me permettrez de vous aimer. Et je peux parler au nom de ma femme aussi. » Il se tut un instant, puis comme

pour se faire pardonner de leur assener ses convictions, il conclut : « Qui saurait dire ? La vie sur cette planète est un mystère. » Il avait franchi une frontière.

Le silence s'était instauré, et l'on n'entendit plus que Carmen, la concierge arthritique du 34 bis, qui se mouchait en bredouillant « *claro* ».

Hippolyte s'essuya le front. « Merci », dit Fatima d'une voix aussi voilée que celle de son époux. « *Choukrane*. » Bien qu'elle ne partageât point son scepticisme métaphysique, elle était profondément satisfaite de ce qu'il était parvenu à faire au prix d'un si grand effort.

Il lui sourit avec gratitude. Fatima posa la main sur son cœur et nul ne parla plus. Le moment était venu d'aller s'abriter du soleil.

Elle avait enterré la laisse. Emma était délivrée, Fatima également. Elle n'était plus ni la bonne de la vieille dame, ni la gardienne de la chienne. Mais qui était-elle désormais ? Ce n'était pas encore bien clair à ses yeux. En plus de l'appartement, la comtesse lui avait légué une rente confortable. Mais doublée, aux yeux de Fatima, d'une responsabilité, d'une obligation, que les autres auraient sans doute jugée paradoxale. Et voilà que venait s'y ajouter un nouveau devoir.

Didier Belfroi des Murailles, neveu de la défunte comtesse Merveil du Roc, s'approcha de Fatima. Didi était un quinquagénaire grassouillet. Jeune retraité des services diplomatiques, séducteur et célibataire chronique, et doté de cette vulnérabilité paradoxale qui est propre aux personnalités charmeuses. Didi et Jocelyne Fontaine, la jolie trentenaire brune qui l'avait accompagné au cimetière, vivaient ensemble leur première vraie histoire d'amour.

Une rare complicité liait Didi et Fatima depuis l'époque où Fatima servait chez la tante de Didi. Il lui prit la main.

« Vous connaissez l'affreuse nouvelle ? demanda-t-il.

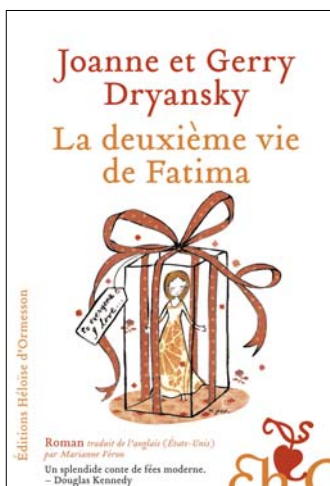
– Je l'ai lue dans *Le Monde*. »

Elle ne put retenir un petit frisson de fierté en prononçant ces mots. L'haleine de Didi trahissait un penchant certain pour la bouteille, ou pour le refuge que sa sensibilité y trouvait parfois. La bénédiction de n'avoir jamais assumé de responsabilités était aussi la malédiction de sa vie, le réduisant à ne jamais être qu'un collaborateur sage et bien élevé partout où le Quai d'Orsay l'avait envoyé.

« Pour Séverine ? » précisa-t-il.

Elle acquiesça. « J'y vais. »

Didi haussa un sourcil. Mais après tout, c'était exactement ce qu'il avait appris à attendre de Fatima. *Jusqu'où va notre devoir envers les morts ?* Beau sujet de réflexion, mais son cœur ne réfléchissait pas.



Joanne et Gerry Dryansky, *La deuxième vie de Fatima*

Roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Marianne Féron

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2010 | www.heloisedormesson.com

240 pages | 19 € | ISBN 978-2-35087-135-6

Distribution/diffusion Interforum